

**Homélie obsèques**  
**abbé Hippolyte Jovenin**  
(Lundi 11 mai 2009 – 15h30 –Lisbourg)

Lisbourg, Prédefin et Fontaine se sont rassemblés, et joints à la famille, aux prêtres et amis, pour accompagner par la prière dans ses premiers pas d'éternité celui qui fut pendant 42 ans leur prêtre et leur pasteur. Prêtre et pasteur, deux mots, deux réalités qui semblent le mieux qualifier la présence et l'action sacerdotales de l'abbé Hippolyte parmi nous.

Quarante-deux ans, on peut l'affirmer, d'un mariage heureux et réussi entre un prêtre et le peuple de ses paroisses. D'entrée de jeu, à sa façon directe, il avait à son arrivée en 1963 annoncé la couleur et déclaré que s'il venait chez nous, c'était pour y rester. Il n'entendait pas divorcer un jour de ses nouvelles paroisses.

Il nous arrivait de Calais, la tête et le cœur encore pleins de son ministère en cette ville, à la paroisse Saint-Benoît-Joseph-Labre, puis à la paroisse Saint-Pierre. Il y travailla avec l'enthousiasme du jeune prêtre, dans la fraîcheur de son ordination récente : il y fut vicaire, créateur, fondateur, et déjà proche des gens et des petites gens. Calais habitera sa mémoire jusqu'au bout. Mais c'est surtout son ministère parmi les scouts qui le marquera de façon profonde et durable. Que de fois, à la fin d'un repas communal ou paroissial, ses histoires, sa façon d'animer l'assemblée trahissaient l'ancien aumônier de scouts ! Et les gens de se dire – en patois, naturellement – « Ti'ns, v'lo Monsieur le curè-ye arparti mon d'ses scouts. » Une fois, lui rendant visite à la maison de retraite de Fruges, à peine nous étions-nous dit bonjour, il m'interroge : « Savez-vous qui j'ai vu cette semaine ? Un de mes anciens scouts qui a voulu retrouver ma trace . » Et de me montrer

la personne sur une photo de groupe de l'époque. Jamais ses paroissiens n'éprouveront de la jalousie de l'entendre parler de Calais : nous étions trop heureux de l'avoir parmi nous. Et bien qu'il eût déclaré plusieurs fois n'être pas prédisposé à un ministère en milieu rural, nous éprouvions le sentiment très fort qu'il s'y était très bien adapté. Nous savions qu'ayant quitté la grande cité portuaire, il avait fait de nos paroisses son nouveau port d'attache, y avait jeté son ancre et amarré sa barque pour de bon.

Prêtre, il vivait sa foi. Dans ses conversations comme dans ses prédications, il faisait partager sa foi. Sa journée s'ouvrait sur la prière. Pas seulement avec la messe. Il me disait : « Je ne comprends pas ces confrères qui ne trouvent pas le temps de dire leur bréviaire ou de le terminer. Moi, ajoutait-il, je commence ma journée par là. »

Homme de foi, sa vie était éclairée par la lumière de la résurrection. Toujours, ses homélies lors des obsèques ramenaient les auditeurs et participants à cette réalité de la Résurrection, à la foi et à l'espérance en la Résurrection.

En écrivant cette homélie, j'ai essayé de classer ce qui relevait de l'homme, d'un côté, et de l'autre ce qui touchait à son ministère. Et je me suis rendu que c'était là une voie impossible. Car c'était en chaque acte qu'il exprimait sa foi et qu'il se montrait proche des hommes. Ainsi, pour en revenir aux obsèques, ses homélies nourrissaient la foi en la Résurrection et en même temps révélaient une connaissance approfondie des gens et des familles. Ce qui faisait dire à mon voisin et camarade d'école parlant de son curé : « il est, de nous tous, celui qui connaît le mieux le village et tout le village. » Restons sur cet exemple des obsèques.

Car il est révélateur et éclairant. Après la célébration et la petite réception qui la suit dans un café du village, il passe au bar et distribue le texte de l'homélie aux personnes présentes, qui ne s'étonnent pas de sa pratique habituelle. Ou il se rend dans des familles qui n'ont pu assister aux obsèques et les fait ainsi bénéficier de sa parole de foi. À l'issue d'une célébration des funérailles que j'avais célébrée à Lisbourg, un médecin psychiatre me dit : « J'aimerais que vous me remettiez le texte de votre homélie, car j'avais apprécié également l'homélie de l'abbé Jovenin dans des circonstances antérieures et il avait accepté volontiers de m'en remettre une copie. » Sa prédication ne se répétait pas, car, en amont, il savait se nourrir de nombreuses lectures, de revues notamment. Un moment, j'avais pensé réunir l'ensemble de ses homélies en un fascicule, en les resituant dans leur contexte. Seul le temps m'a manqué.

Dans son ministère, Hippolyte sut aussi se montrer entreprenant. Les sorties et pèlerinages qu'il organisait avec les paroissiens et des gens des alentours ne se comptent plus : à Lourdes évidemment, à Notre-Dame de Montligeon, à Pontmain, à des sanctuaires de Belgique, au mont Saint-Michel, à Sainte-Rita de Vendeville, en Angleterre... Je ne prétends pas être exhaustif. « I nous ô carrié bien des fois-ye », me déclarait, reconnaissante, une paroissienne de Lisbourg. La plupart y participaient précisément pour la composante spirituelle qu'il avait souci d'y intégrer.

À mettre aussi au crédit de son esprit d'entreprise, le lancement de la 'Vie montante', avec un groupe d'aînés, fort, à ses débuts, de soixante retraités à Lisbourg. Je ne saurais préciser pour Prédefin et Fontaine. C'était à la suite de l'ACGF et de la JAC qui avaient connu leur heure de gloire à Lisbourg.

L'abbé Hippolyte se voulait le prêtre de tous, et il le fut. Jamais je ne l'ai entendu se livrer à des comparaisons désobligeantes sur ses paroisses. Il s'est voulu aussi proche des incroyants ou mal-croyants que des croyants eux-mêmes. Ses relations avec l'école laïque et les enseignants furent limpides et même empreintes de collaboration.

Des paroissiens, apprenant qu'on me chargeait de prononcer l'homélie, m'ont rappelé à quel point il tenait à ses églises : à leur beauté, à leur entretien, à leur ornementation, à la préservation de leurs objets d'art.

On estimera peut-être ce tableau idyllique. J'ai beaucoup insisté sur la proximité de l'abbé Hippolyte avec les gens. Il en fut entre lui et les paroissiens, comme il en va dans tous les foyers. Le ménage a tenu et bien tenu, nonobstant les personnalités des uns et des autres. S'il pressentait qu'on allait lui monter sur les pieds, le vieux lion se redressait et lançait son avertissement : « On ne m'a jamais commandé et ce n'est pas maintenant qu'on va commencer... ! » Mais il trouvait des répondants à sa hauteur ; je devrais préciser plutôt : ' des répondantes'. Les uns et les autres continuaient à s'estimer et je maintiens que son intégration si réussie dans la population fut aux bénéfices réciproques. Y compris pour les membres de sa famille. Pour sa sœur, Mlle Marcelle qui a tenu vie commune avec son frère depuis si longtemps, mais aussi pour Christiane et ses enfants quand ils venaient le dimanche ou durant les vacances. Véronique et Dorothee se retrouvaient tout naturellement chez Céline et ses enfants. Et Fernand avec l'un de mes neveux du même âge.

Il paraît qu'il était fier de notre amitié. Et c'est vrai que, relisant les événements après coup, j'ai découvert qu'il avait sa façon

indirecte mais bien à lui de me le signifier. Rendu au mois de juin, il m'adressait une carte, m'y entretenait de choses et d'autres, et puis terminait par une phrase, apparemment anodine : « Fin juillet, je pars à Lourdes accompagné de quelques personnes. Les paroissiens arriveront bien à se débrouiller. » Lui qui était si attaché à la messe du dimanche savait que je ne résisterais pas au plaisir de lui offrir mes services pour le remplacer. Je jouais la réciprocité. Une fois, invité à l'évêché d'Arras par Mgr Derouet que je connaissais personnellement, nous lui avons envoyé, à son grand étonnement, un bonjour par téléphone. Son malin plaisir était de me provoquer à dire un mot en patois à la fin des messes du dimanche qu'il nous arrivait de célébrer ensemble. Jamais, si vous me permettez l'expression, nous n'avons eu de 'prise de bec'. Curé de ma paroisse, il était mon curé, et je le respectais comme mon aîné dans le sacerdoce. Nous nous disions 'vous'. Tout au plus à la fin s'enhardissait-il à m'appeler par mon prénom. Je lui disais 'l'abbé'. À mon insu, il était entré en contact avec quelques-uns de mes confrères missionnaires à l'étranger. Dans les rencontres d'aînés, il lisait des passages de leurs lettres, comme des miennes, du reste. La raison de notre entente s'enracinait profond. Chacun de nous avait senti chez l'autre la qualité de l'étoffe sacerdotale. Un sacerdoce amarré chez lui comme chez moi à ces deux piliers inébranlables et qui vous gardent dans la fidélité et dans la jeunesse de votre foi : l'eucharistie et Marie. Et, tout aussi important : un sacerdoce où le prêtre épouse totalement un peuple. On me dit quelquefois : « Toi, tu es marié à la Sainte Vierge. » Je réponds : « Faux ! » Marie est Mère du sacerdoce, car elle est la Mère de l'unique Grand Prêtre : le Christ. Le prêtre épouse un peuple. Et puis, au diable les distinctions entre Compagnie missionnaire et prêtres diocésains : il n'y a qu'un sacerdoce, vivant et conquérant, fondé sur ce roc qu'est l'unique Sacerdoce du Christ.

Le prêtre épouse un peuple, mais il souffre de l'infidélité et de la tiédeur de l'épouse : l'abbé Hippolyte ressentait douloureusement ce phénomène général de l'essoufflement de la foi et de la pratique religieuse. Il souffrait de sentir la jeunesse moins perméable à la foi qu'au temps de son premier sacerdoce. Il a souffert quand il lui a fallu déposer la charge, puis se retirer à la maison de retraite de Fruges (à laquelle, soit dit en passant, nous rendons hommage pour son dévouement). Car, un prêtre qui a vécu toute sa vie pour son ministère, ne peut plus vivre sans ! Il est en manque. L'abbé Hippolyte continuait à s'intéresser de plus loin à ses anciens paroissiens : il soutenait d'un mot d'encouragement les familles en deuil. Il appréciait les visites, nombreuses mais trop rares à son goût, de ses anciens paroissiens et toujours amis.

Le sacerdoce reste inchangé de nos jours. Mais l'exercice du ministère a évolué. L'Esprit Saint saisit l'occasion de la diminution des prêtres pour attiser chez les chrétiens, hommes et femmes, le sens, la prise de conscience, l'exercice de leur sacerdoce baptismal. Le prêtre sera de plus en plus celui qui va employer son sacerdoce ministériel à aider les chrétiens conscients à mettre en œuvre leur sacerdoce baptismal. Les deux sacerdoce se complètent : loin de se substituer l'un à l'autre, ils se tiennent comme tenon et mortaise dans une pièce de bois, pour reprendre un terme de métier familier à mon ancien camarade d'école, dont le fils, Laurent, présent parmi nous, est le dernier prêtre en date originaire de Lisbourg, une vocation née dans le sillage de l'abbé Hippolyte.

On a dit que le sang des martyrs était semence de chrétiens. Puisse le corps de notre ancien curé féconder la terre où il va reposer, cette terre de Lisbourg qui fut si fertile en vocations

sacerdotales ! Nul doute que, rendu plus près de Dieu, il ne continue son œuvre, sous la forme nouvelle de l'intercession pour la foi de ses anciens paroissiens et pour que surgissent d'autres vocations, au seuil d'une prochaine année que notre pape Benoît veut consacrer au prêtre et au sacerdoce.

Je vous laisse sur cette question d'une jeune mère de famille à son fils, l'une des plus belles phrases dans sa simplicité qu'il m'ait été donné d'entendre (par discrétion, je change le prénom du fils) : « Michel, on va manquer de prêtres. Tu ne voudrais pas être prêtre un jour ? » C'était il y a quelques semaines, à Lisbourg.

Père Anthime Caron